Les Francs Bourgeois - La Salle
Frères des Écoles Chrétiennes

Académie de Paris
Lycée Les Francs-Bourgeois
21, rue Saint-Antoine 75004 Paris
01 44 59 20 90

Descriptif des lectures et activités

Épreuve orale anticipée de français
Classe de Première L1

NOM et Prénom du candidat :

SOMMAIRE

Séquence I - Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours.
« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ; mais vous faites que l'on vous croit. »
Étude de *Dom Juan* de Molière en œuvre intégrale ; étude d'un groupement de textes.

Séquence II - Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours.
« Jamais je ne serai un héros. »
Étude d'un groupement de textes ; étude *d'Un balcon en forêt* en œuvre intégrale.

Séquence III - Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.
« Évoquer le printemps avec ma volonté »
Étude d'un groupement de textes ; étude des « Tableaux parisiens », in *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire, en œuvre intégrale.

Séquence IV - Vers un espace culturel européen : Renaissance et Humanisme.
« On ne naît pas homme, on le devient. »
Étude d'un groupement de textes ; étude d'extraits de *Gargantua* de Rabelais.

Séquence V - La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation, du XVIe siècle à nos jours.
« Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. »
Étude de « Des Cannibales » de Montaigne en œuvre intégrale.

Séquence VI - Les réécritures, du XVIIe siècle à nos jours.
« Voici plus de mille ans que la triste Ophélie / Passe »
Étude d'un groupement de réécritures d'*Hamlet* de Shakespeare.

Séquence I : « Je ne sais si vous dites vrai, ou non ; mais vous faites que l'on vous croit. »

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours.

Problématique : Comment la parole théâtrale se révèle-t-elle sur scène dans toute son ambiguïté ?

1. Étude d'une œuvre intégrale : Dom Juan de Molière, 1665

Pour l'exposé : lectures analytiques

1. L'éloge du tabac par Sganarelle, Acte I, scène 1.
Un condensé d'exposition sous forme d'éloge paradoxal.

2. L'éloge de l'inconstance, tirade d'un séducteur, Acte I, scène 2.
Un éloge paradoxal ; la tirade d'un rhéteur habile, metteur en scène de ses propres exploits.

3. L'entrée en scène d'Elvire et la confrontation avec Dom Juan, Acte I, scène 3.
Un duel entre une héroïne tragique éloquente et un séducteur silencieux.

4. La « scène du Pauvre », Acte III, scène 2.
Une scène ambiguë et scandaleuse ; un échec du tentateur ou une victoire du rhéteur ?

Étude et comparaison de mises en scène

- L'Acte I (la découverte de Dom Juan) et le début de l'Acte III (l'errance métaphysique et la fête de la théâtralité, avec Sganarelle en infirmière) dans la mise en scène de Daniel Mesguich (2003).
- La scène du Pauvre dans l'adaptation de Marcel Bluwal (1965) et les mises en scène de Jacques Lassalle (1993), Daniel Mesguich (2003) et Arnaud Denis (2014).
- Le dénouement dans la mise en scène de Daniel Mesguich (2003) : hallucination ? plaisir ou punition ? spectacle baroque, tragédie, comédie ?

Réflexion sur le dénouement

Travail individuel sur d'autres dénouements et / ou d'autres mises en scène possibles du dénouement, puis réflexion en classe sur les projets de chacun.

Repères culturels

Repères sur le contexte de création de la pièce, son lien avec *Le Tartuffe*, sa réception, sa dimension baroque.

Repères sur l'illusion théâtrale.

2. La parole théâtrale, entre tragique et comique : parcours d'œuvres du XXe siècle

Pour l'exposé : lecture analytique

5. Ionesco, *La cantatrice chauve*, 1950. La scène du *« plus joli cadavre de Grande-Bretagne »*. Un dialogue absurde ?

Écriture, au choix :

- Récit d'une rencontre avec Ionesco et portrait du dramaturge.
- Pastiche d'une scène de *La Cantatrice chauve*.
- Monologue de Madame Smith.
- Monologue de la cantatrice chauve.

Étude d'images : affiches de *La Cantatrice chauve*

Réflexion à partir des affiches de 1950 (mise en scène de Nicolas Bataille) et 2007 (reprise de la mise en scène de Jean-Luc Lagarce).

Travail de groupe : mise en voix d'extraits des œuvres suivantes:

- Une scène de *Dom Juan* au choix.
- Ionesco, *La cantatrice chauve*, 1950. La parodie de scène de reconnaissance entre les époux Martin.
- Jean Tardieu, « Finissez vos phrases », in *La comédie du langage*, 1951 (pièce intégrale).
- Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 1990. La colère d'Antoine.

Devoirs de type EAF, lectures cursives

Entraînement au commentaire littéraire en classe, puis devoir facultatif à la maison

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, Acte I, scène 1, 1784.

Devoir à la maison - Le jeu avec l'illusion théâtrale

Question sur le jeu avec l'illusion théâtrale dans ce corpus :

- Shakespeare, *Le songe d'une nuit d'été*, dernière réplique, 1595.
- Molière, *L'Avare*, Acte IV, scène 7 (le monologue d'Harpagon), 1668.
- Anouilh, *Antigone*, le Prologue, 1944.
- Beckett, *En attendant Godot,* le début de la pièce, 1952.

Devoir sur table - Le couple maître-valet

Au choix : question sur corpus OU ébauche de dissertation sur la fonction comique de la relation maître-serviteur :

- Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte I, scène 5, 1673.
- Marivaux, *L'île des esclaves*, scène 6, 1725.
- Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, Acte I, scène 1, 1775.
- Hugo, *Ruy Blas*, Acte V, scène 4, 1838.

Devoir à la maison, au choix :

- Commentaire littéraire du début de *Oh les beaux jours* de Beckett.
- Dissertation : Au théâtre, le rôle du metteur en scène peut-il être plus important que celui de l'auteur ?
- Dissertation : Dans quelle mesure la mise en scène renforce-t-elle les émotions suscitées par le texte théâtral ?

Devoir supplémentaire et facultatif : invention : réécriture du dénouement de *Dom Juan* OU discours du metteur en scène à son équipe.

Lectures cursives - une à deux pièces au choix :

Corneille, *L'Illusion comique, Le Cid, Cinna ;* Molière, *Le Tartuffe, Le Misanthrope ;* Racine, *Phèdre, Andromaque, Britannicus, Bajazet ;* Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard, La double inconstance, L'esquive ;* Beaumarchais, *Le Barbier de Séville, Le Mariage de Figaro ;* Musset, *Lorenzaccio ;* Hugo, *Ruy Blas* ; Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu ;* Anouilh, *Antigone ;* Cocteau, *La machine infernale* ; Ionesco, *La cantatrice chauve, La leçon, Les chaises, Rhinocéros ;* Beckett, *En attendant Godot, Fin de partie ;* Camus, *Caligula, Les justes* ; Sartre, *Huis clos* ; Pirandello, *Six personnages en quête d'auteur* ; Koltès, *Combat de nègre et de chiens, Le Retour au désert ;* Lagarce, *Juste la fin du monde, Derniers remords avant l'oubli ;* Pommerat, *Cendrillon, Le Petit Chaperon rouge, Pinocchio.*

Annexes à la séquence I

Spectacles proposés

- ***La vie est un songe* de Calderón** - mise en scène de Clément Poirée, Théâtre de la Tempête, septembre 2017.
- ***Les Damnés* de Visconti** - mise en scène de Ivo van Hove, Comédie-Française, novembre 2017.
- ***Le roi se meurt* de Ionesco** - mise en scène par la troupe de l'Épée de bois, Théâtre de l'épée de bois, décembre 2017.
- ***Nos éducations sentimentales,* d'après Flaubert** - mise en scène de Sophie Lecarpentier, Compagnie Eulalie, Théâtre 13, janvier 2018.
- ***La Cantatrice chauve* de Ionesco** - mise en scène de Jean-Luc Lagarce, reprise à l'Athénée-Louis Jouvet, janvier 2018.
- ***Macbeth* de Shakespeare** - mise en scène de Stéphane Braunschweig, Odéon-Théâtre de l'Europe, février 2018.
- ***Hamlet* de Shakespeare** - mise en scène de Xavier Lemaire, Théâtre 14, mars 2018.
- ***Quai ouest* de Koltès** - mise en scène de Philippe Baronnet, Théâtre de la Tempête, avril 2018.
- ***La guerre de Troie (en moins de deux)*** - mise en scène de Jérôme Imard et Eudes Labrusse, Théâtre 13, mai 2018.
- ***Hamlet* de Shakespeare, en anglais** - Globe ensemble, Théâtre du Globe à Londres, juin 2018.

Éclairages supplémentaires : spectacles réalisés par certains élèves

- Représentation d'une courte pièce jouée par un groupe d'élèves à partir de *Cendrillon* de Joël Pommerat et de *Lys Martagon* de Sylvain Levey (décembre 2017).
- Représentation de *Huis clos* de Sartre par un groupe d'élèves (avec une élève à la mise en scène, mai 2018).

Étude et comparaison de deux images

Réflexion à partir des affiches de 1950 (mise en scène de Nicolas Bataille) et 2007 (reprise de la mise en scène de Jean-Luc Lagarce).

Séquence II : « Jamais je ne serai un héros. »

Objet d'étude : Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours.

Problématique : En quoi la vision d'un héros égaré change-t-elle le monde qui l'entoure ?

1. Le héros de roman au combat, personnage épique ou égaré ?

Pour l'exposé : lecture analytique

1. Stendhal, *La Chartreuse de Parme,* Fabrice à Waterloo, 1839.
Une scène de bataille qui prend le contrepied de l'épopée.

Étude d'images : combat épique contre guerre absurde.*

- Clément-Auguste Andrieux, *La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815,* 1852.
- Jacques Tardi, illustrations pour *Voyage au bout de la nuit*, 1988.

* *Ces images sont reproduites ci-après, à la suite des textes.*

Corpus : lectures à voix haute ; repères sur le héros de roman

- Voltaire, *Candide*, la guerre entre Abares et Bulgares, 1759.
- Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Frédéric en pleine fièvre révolutionnaire, 1869.
- Ernest Hemingway, *L'adieu aux armes*, sur les mots de la guerre, 1929.

2. Étude d'une œuvre intégrale : Un balcon en forêt de Julien Gracq, 1958

Problématique : En quoi la vision de Grange change-t-elle le monde qui l'entoure ?

Pour l'exposé : lectures analytiques

2. L'incipit.
Une entrée envoûtante dans le roman, entre nature enchantée et laideur du monde.

3. Le réveil de Grange dans la maison forte.
Un moment suspendu entre insouciance et inquiétude, au cœur d'un lieu double.

4. La rencontre de Mona.
La rencontre féérique d'un double féminin du héros.

5. Le réveil du 12 mai 1940.
Un écho inversé du premier réveil, au seuil d'une guerre inhumaine et irréelle.

Lectures complémentaires : le personnage de roman en question

Synthèse proposée par une élève à la classe à partir des textes suivants :

- Balzac, *Le Père Goriot*, les portraits de Victorine Taillefer et de Rastignac, 1835.
- Beckett, *Molloy*, l'incipit, 1951.
- Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, « Sur quelques notions périmées : le personnage », 1963.
- Kundera, extrait de *Le Rideau*, 2005.

Travaux d'écriture

- Écriture d'un portrait de Grange ou de Mona sous la forme d'un portrait chinois ou d'une plongée dans les habitudes de l'un ou l'autre personnage.
- Écriture d'une esquisse de personnage de roman.
- Écriture d'une scène d'arrivée d'un personnage dans un lieu inconnu et fascinant ; puis, réécriture de cette scène en pastichant le style de Gracq dans *Un balcon…*
- Commentaire littéraire partiel de l'extrait sur le réveil du 12 mai 1940.

Devoirs de type EAF, lectures cursives

Entraînement à la dissertation en classe

Dans quelle mesure la lecture des romans permet-elle de connaître une période historique et une société ?

Devoir sur table autour de la rencontre amoureuse

Corpus :

- Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, 1678
- Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 1830
- Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, 1869
- Julien Gracq, *Un balcon en forêt,* 1958

Commentaire au choix : Stendhal ou Flaubert.

Dissertation (au choix) :

- Le héros de roman doit-il éprouver des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?
- Attendez-vous du personnage principal d'un roman ou d'une nouvelle qu'il soit admirable ?

Lectures cursives : *Un balcon en forêt* et au moins six romans parmi les titres suivants, tous parus en septembre 2017 : voir annexe en page suivante :

La fonte des glaces, de Joël Baqué,
Sucre noir, de Miguel Bonnefoy,
Le jour d'avant, de Sorj Chalandon,
De l'influence de David Bowie sur la destinée des jeunes filles, de Jean-Michel Guenassia,
La disparition de Josef Mengele, d'Olivier Guez,
Comment vivre en héros, de Fabrice Humbert,
Mercy Mary Patty, de Lola Lafon,
Nos vies, de Marie-Hélène Lafon,
L'empereur à pied, de Charif Majdalani,
La nuit des enfants qui dansent, de Frank Pavloff,
L'art de perdre, d'Alice Zeniter.

Annexe à la séquence II

Café littéraire, rencontres, lectures et débats

Rencontres : Alice Ferney et Lola Lafon

Les élèves ont découvert deux romancières : Alice Ferney, puis Lola Lafon, au Théâtre de la Reine blanche, dans le cadre des rencontres « En chair et en textes » organisées par Cécile Ladjali.

Ils ont lu en septembre un roman d'**Alice Ferney** au choix parmi les titres suivants : *Les Bourgeois*, *L'élégance des veuves*, *Grâce et dénuement* et *Le ventre de la fée*. La rencontre avec la romancière, en octobre 2017, s'est faite à l'occasion de la publication de son dernier roman, ***Les Bourgeois***. L'échange a notamment porté sur les liens entre roman et Histoire.

En amont de la rencontre avec **Lola Lafon**, il a été proposé aux élèves de lire son dernier roman, ***Mercy Mary Patty***. L'échange a porté notamment sur le personnage de Violaine, sur la narration à la deuxième personne, et sur la question de l'émancipation de l'individu.

Café littéraire : lectures et échanges autour de romans de la rentrée littéraire

D'octobre 2017 à janvier 2018, les élèves ont construit un parcours de lectures à partir des romans suivants, tous publiés à l'occasion de la rentrée littéraire. Chaque élève a lu au moins six romans de la sélection.

Le roman et le personnage les plus appréciés ont été élus par les élèves en février 2018.

Sélection :

- *La fonte des glaces*, de Joël Baqué.
- *Sucre noir*, de Miguel Bonnefoy.
- ***Le jour d'avant*, de Sorj Chalandon - personnage de Michel retenu comme le plus marquant par une majorité d'élèves.**
- *De l'influence de David Bowie sur la destinée des jeunes filles*, de Jean-Michel Guenassia.
- ***La disparition de Josef Mengele*, d'Olivier Guez - roman retenu comme le plus marquant par la majorité des élèves.**
- *Comment vivre en héros*, de Fabrice Humbert.
- *Mercy Mary Patty*, de Lola Lafon **- rencontre de l'auteur au Théâtre de la Reine blanche, novembre 2017.**
- *Nos vies*, de Marie-Hélène Lafon.
- *L'empereur à pied*, de Charif Majdalani.
- *La nuit des enfants qui dansent,* de Frank Pavloff.
- *L'art de perdre*, d'Alice Zeniter.

Questions au centre des principaux débats en classe

- Quel rapport entre le style d'un roman et l'intrigue qu'il propose ?
- Quelles sont les qualités d'un roman réussi ? Quelle part accorder au personnage, à l'univers d'un roman, à l'histoire qu'il raconte, au style du romancier ?
- Qu'est-ce qu'un personnage abouti ? Qu'est-ce qui permet de *croire au personnage* ?

Sortie au théâtre : Nos éducations sentimentales, d'après Flaubert

Nos éducations sentimentales, d'après le roman de Flaubert - mise en scène de Sophie Lecarpentier, Théâtre 13, janvier 2018 (voir annexe à la séquence I).

Rencontre : Kim Thúy, auteur de Ru, Mãn et Vi

Rencontre de l'écrivaine en mars 2018, échange autour de ses romans, de sa découverte de la langue française - en lien avec le travail sur la question de l'altérité dans le cadre de la cinquième séquence de l'année.

Séquence III : « Évoquer le printemps avec ma volonté »

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.

Problématique : Comment la poésie renouvelle-t-elle notre regard sur le monde dans ce qu'il a de plus prosaïque ?

1. À la recherche de l'harmonie de la nature : étude d'un corpus

Pour l'exposé : lectures analytiques

1. Blaise Cendrars, extrait de *La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, 1913. Un voyage sur fond de paysage d'apocalypse.

2. Saint-John Perse, « Pour fêter une enfance, II », *Éloges*, 1911.
Une célébration de l'enfance avec le point de vue de l'enfant. Écriture de plusieurs « Je me souviens » à la façon de Perec pour entrer dans la lecture.

3. René Char, Feuillet 141 des *Feuillets d'Hypnos*, 1948 (1943-44).
La quête d'une harmonie et son expression, pour résister à la terreur. Fabrique de métaphores à partir de l'intériorité pour entrer dans la lecture.

Entrée dans ce corpus par la lecture conjointe du poème de Cendrars et du « Dormeur du val » de Rimbaud (*Poésies*, 1870). Réflexion sur des questions possibles à l'écrit pour l'étude de ce corpus.

2. Étude d'une œuvre intégrale : « Tableaux parisiens », in Les Fleurs du Mal de Charles Baudelaire, 1861

Problématique : Comment Baudelaire, dans les « Tableaux parisiens », renouvelle-t-il notre regard sur le monde dans ce qu'il a de plus prosaïque ?

Pour l'exposé : lectures analytiques

4. « À une passante ».
Une saisie fugitive de l'Idéal baudelairien dans ses paradoxes.

5. « Le Cygne ».
L'exil et la mélancolie exprimés, dépassés et sublimés dans leurs représentations.

Lecture des *Fleurs du Mal* en « chambre d'échos »

Lecture des *Fleurs du Mal* en classe, par fragments ;
mise au jour des principaux motifs du recueil.

Carpe diem, memento mori, éloge des pouvoirs de l'art ? Comparaison de deux poèmes de Ronsard et Baudelaire

- Ronsard, « Ode à Cassandre », *Les Amours*, 1552.
- Baudelaire, « Une charogne », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

Lecture cursive des « Tableaux parisiens »

Lecture complémentaire, en écho aux « Tableaux parisiens »

« Les Fenêtres »,

Documents complémentaires autour du « Cygne » et de la mélancolie

- Lecture des principaux éléments du tableau *Mélancolie* de Constance-Marie Charpentier, 1801 : une représentation classique de la mélancolie.

Lectures complémentaires sur la beauté selon Baudelaire

- Comparaison de deux poèmes : « La Beauté » et « Hymne à la Beauté », *Les Fleurs du Mal*, 1861.
- Extrait d'*Exposition universelle* sur le Beau « toujours bizarre », 1855.
- Extrait de *Fusées* sur la définition du « Beau », « ardent et triste », 1887.

Écriture d'une synthèse sur les « Tableaux parisiens »

- Synthèse à partir d'un vers des *Fleurs du Mal*, envisagé comme clé de lecture de la section.

Devoirs de type EAF, lectures cursives

Devoir sur table - la poésie, une invitation au voyage ?

Corpus :

- Alphonse de Lamartine, « Les Voiles », Œuvre posthume, 1873.
- Jean de La Ville de Mirmont, « Vaisseaux, nous vous aurons aimés… », L'horizon chimérique, recueil posthume, 1920.
- Blaise Cendrars, La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France (extrait), 1913.
- Jean-Michel Maulpoix, extrait de L'instinct de ciel, 2000.

Commentaire du poème de Cendrars.
Dissertation : Pensez-vous que la poésie soit une « invitation au voyage », selon le célèbre titre du poème de Baudelaire ?
Invention : dialogue sur le rôle du voyage pour nourrir l'inspiration poétique.

Devoir sur table - la poésie aide-t-elle à vivre ?

- Corpus sur le thème de l'exil (Ovide, Du Bellay, Baudelaire), à la croisée de trois objets d'étude : poésie, Humanisme, réécritures. Commentaire du « Cygne » de Baudelaire.
- Dissertation à partir d'une citation de René Char sur la poésie chargée de transformer les vieux ennemis en « loyaux adversaires » : pensez-vous que la poésie soit utile et aide à vivre ?

En plus des « Tableaux parisiens », lecture d'un recueil de poèmes :

C. Baudelaire, *Petits poèmes en prose (Le Spleen de Paris)* ; B. Cendrars, *Du monde entier au cœur du monde* ; R. Char, *Feuillets d'Hypnos*, *Fureur et mystère* ou *Les Matinaux* ; P. Jaccottet, *À la lumière d'hiver*.

Séquence IV : « On ne naît pas homme, on le devient. »

Objet d'étude : Vers un espace culturel européen : Renaissance et Humanisme.

Problématique : Comment l'idéal humaniste s'exprime-t-il ?

1. La Renaissance, entre innutrition et invention

L'imitation des Anciens et la promotion de la langue française : lecture de deux textes

- Jacques Peletier du Mans, « À un poète qui n'écrivait qu'en latin », *Vers lyriques*, 1547.
- Joachim du Bellay, *Défense et illustration de la langue française*, extrait, 1549.

Pour l'exposé : lecture analytique

1. Joachim du Bellay, sonnet 36 des *Regrets*,
« Depuis que j'ai laissé mon naturel séjour… », 1558.
Une réécriture d'Ovide et un sonnet élégiaque.
— *Objet d'étude secondaire : Les réécritures, du XVIIe siècle à nos jours.*

Confrontation du poème de Du Bellay avec le texte source

Ovide, extrait des *Tristes*, Livre V, X, 9-12 ap. J.-C : texte latin et traduction de Marie Darrieussecq.

Documents complémentaires, étude d'une image

- Rosso Fiorentino, *L'ignorance chassée*, 1539.
- Étude d'une image : Frontispice des *Heures de la Vierge*, de Geoffroy Tory, 1525.

2. Étude d'extraits de Gargantua de Rabelais, 1534 (éd. de 1542)

Problématique : Entre rire et sérieux, comment l'idéal humaniste s'exprime-t-il dans le roman ?

Pour l'exposé : lectures analytiques

2. « Comment Gargantua fut institué par Ponocrates… », chapitre 23.
Une éducation humaniste idéale, entre gigantisme et humanisme.
3. « Comment un moine de Seuillé sauva le clos de l'abbaye… », chapitre 27.
Un rire libérateur et provocateur ; une parodie des romans de chevalerie et une satire de la vie monastique.

Lectures complémentaires dans l'œuvre

- Le Prologue de *Gargantua* : une œuvre placée sous le signe de l'ambiguïté.
- L'éveil de Gargantua et sa première éducation, chap. 13 à 15.
- Lecture à voix haute d'extraits divers par plusieurs élèves.

Lecture cursive de *Gargantua*, édition Folio plus classiques

Lecture partielle autorisée, suivant un parcours fondé sur l'enfance et l'éducation du héros.

Devoir de type EAF (pour cette séquence et la suivante)

Devoir sur table - la rencontre avec le Nouveau Monde

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578.
- Michel Eyquem de Montaigne, *Essais*, « Des Coches », Livre III, chapitre 6, 1588.
- Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1773 (1796).
- Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955.

Commentaire du texte de Montaigne ou de celui de Diderot.

Dissertation : Dans le premier livre des *Essais*, Michel de Montaigne explique que, pour se former, il faut « frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui ». En quoi peut-on dire que l'Humanisme, à la Renaissance, se caractérise par une ouverture à l'autre et une interrogation sur l'autre ?

Séquence V : « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. »

Objet d'étude : La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation, du XVIe siècle à nos jours.

Problématique : Comment les écrivains pensent-ils la rencontre avec l'Autre ?

1. Étude d'une œuvre intégrale : « Des cannibales » de Montaigne (Essais, I, XXX), 1595

Problématique : Comment Montaigne nous amène-t-il à penser l'Autre, avec la « voie de la raison » ?

Pour l'exposé : lectures analytiques

1. La première page : du connu vers l'inconnu
Un préambule en forme de réflexion sur le jugement et la fragilité du savoir.

2. La réflexion sur un peuple « sauvage »
Une réflexion sur la valeur d'un témoignage, sur le langage et sur l'opposition entre nature et culture.

3. La fin de l'essai : des cannibales chez le roi de France
Une fin *renversante*, fondée sur le regard et la parole de l'étranger.

— *Objet d'étude secondaire : Vers un espace culturel européen : Renaissance et Humanisme.*

Lecture cursive du chapitre « Des cannibales ».

Lectures complémentaires et études d'images

- Repères sur le projet et l'écriture de Montaigne dans les *Essais* (extrait de « Au lecteur »).
- Dans le chapitre « Des Cannibales » : lecture de la description du rituel anthropophage : sa fonction sociale, sa dimension sacrée.
- Lecture d'un extrait d'*Enquête* d'Hérodote sur les rites funéraires des Grecs et des Callaties.
- Étude d'une image : une vision des Cannibales : illustration pour les *Singularités de la France Antarctique* d'André Thevet, 1557.
- Étude d'une image : affiche de promotion pour l'exposition coloniale de Lyon, 1894 (exposition *L'invention du Sauvage* au Musée du Quai Branly, 2012).
- Étude d'une image : Paul Gauguin, *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?*, 1897.

2. Le « voyage » vers l'Autre est-il vraiment possible ?

Réflexion individuelle à l'écrit, puis collective, en classe, sur les possibilités et les limites de la rencontre avec l'Autre, avec les textes et documents suivants en point d'appui :

- Michel Leiris, extrait de *L'Afrique fantôme*, 1934.
- Paul Nizan, extrait d'*Aden Arabie*, 1931.
- Antoine de Maximy, extrait de *J'irai dormir à Hollywood* (projection d'un extrait sur la rencontre des Indiens Navajos), 2007.

Devoir de type EAF (pour cette séquence et la précédente), lectures cursives

Devoir sur table - la rencontre avec le Nouveau Monde

- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578.
- Michel Eyquem de Montaigne, *Essais*, « Des Coches », Livre III, chapitre 6, 1588.
- Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1773 (1796).
- Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955.

Commentaire du texte de Montaigne ou de celui de Diderot.

Dissertation : Dans le premier livre des *Essais*, Michel de Montaigne explique que, pour se former, il faut « frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui ». En quoi peut-on dire que l'Humanisme, à la Renaissance, se caractérise par une ouverture à l'autre et une interrogation sur l'autre ?

Lectures cursives : au moins un ouvrage au choix parmi les suivants.

B. Cournut, *Née contente à Oraibi* ; N. Djavadi, *Désorientale* ; D. Daeninckx, *Cannibale* ; H. Haddad, *La cène ou le dernier festin des cannibales*.

Lecture d'un roman de Kim Thúy et rencontre avec la romancière :

Au choix : *Ru*, *Mãn* ou *Vi* (cf. annexe à la séquence I).

Échange autour de l'expérience de la fuite du Vietnam, de la découverte de la langue française.

Séquence VI :
« Voici plus de mille ans que la triste Ophélie / Passe »

*Objet d'étude : Les réécritures, du XVIIe siècle à nos jours.**

Problématique : Comment les réécritures de Hamlet *contribuent-elles à l'enrichissement du mythe ?*

1. Le mythe d'Ophélie

Pour l'exposé : lecture analytique

1. Arthur Rimbaud, « Ophélie », 1870, in *Poésies*.
Une transposition picturale et poétique, au seuil de l'œuvre rimbaldienne.
— *Objet d'étude secondaire : Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.*

Étude d'une image
John Everett Millais, *Ophélie*, 1851-1852.

Lectures échos : textes de Rimbaud
- Lettre à Théodore de Banville, 1870.
- « Sensation », 1870.
- Lettre à Paul Demeny du 15 mai 1871, dite « lettre du Voyant ».
- « Le bateau ivre », 1871.

Lecture complémentaire : Ophélie démythifiée
Jules Laforgue, extrait de « Hamlet », *Moralités légendaires*, 1887.

2. « To be or not to be... » : réécritures d'un monologue mythique

Pour l'exposé : lecture analytique

2. Bernard-Marie Koltès, *Le jour des meurtres dans l'histoire d'Hamlet*, Acte V, scène 1, 2006 (pièce écrite en 1974).
Une réécriture marquée par la révolte, loin du baroque shakespearien, au seuil de l'œuvre de Koltès.
— *Objet d'étude secondaire : Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours.*

Compléments
- Extrait de la mise en scène de *Hamlet* de Shakespeare par Antoine Vitez au Palais de Chaillot, 1983.
- *A Small Rewrite*, sketch de Hugh Laurie et Rowan Aktinson, 1989.
- Présentation de la pièce de Koltès par deux metteurs en scène : Thierry de Peretti (2009) et Frédéric Richaud (2013).

3. Hamlet et le crâne de Yorick : une scène mythique démythifiée

Pour l'exposé : lecture analytique

3. Jean Tardieu, extrait de « Faust et Yorick ou Toute une vie pour un crâne, apologue », in *La comédie de la comédie*, 1966.
Une réécriture ludique entre sketch et vanité.
— *Objet d'étude secondaire pour ce texte : Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours.*

Lectures complémentaires
- William Shakespeare, *Hamlet*, Acte V, scène 1, 1603 : une scène baroque et une méditation sur la vanité de l'existence.
- Même scène : aperçu du texte original ; confrontation des traductions d'Yves Bonnefoy et de Michel Grivelet.
- Jean Tardieu, « Faust et Yorick ou Toute une vie pour un crâne, apologue », in *La comédie de la comédie*, 1966 (en entier).
- Johann Wolfgang von Goethe, extrait de *Faust*, 1833 (traduction de Gérard de Nerval).

Prolongements, lecture cursive

Lecture d'un corpus
- William Shakespeare, *Hamlet*, I, 1, 1603.
- Jean Cocteau, *La machine infernale*, I, 1934.
- Bernard-Marie Koltès, *Roberto Zucco*, I, « L'Évasion », 1990.

Lecture de *Hamlet* de Shakespeare en anglais, dans le cadre de cette discipline. Lecture d'extraits dans la traduction d'Yves Bonnefoy.

Projection d'extraits de *La tragédie d'Hamlet* de Peter Brook.

*** Dans le cadre de cet objet d'étude, les élèves ont également étudié un sonnet de Du Bellay (voir séquence IV sur l'Humanisme).**

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n° 1

Molière, *Dom Juan,* extrait de l'Acte I, scène I
SGANARELLE, GUSMAN

SGANARELLE, *tenant une tabatière* – Quoi que puisse dire Aristote et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière. Reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène I (extrait), 1665.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n°2

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE

DOM JUAN – Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE – En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DOM JUAN – Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos coeurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE – Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène II (extrait), 1665.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n°3

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène III
DONE ELVIRE, DOM JUAN, SGANARELLE

DONE ELVIRE – Me ferez-vous la grâce, Dom Juan, de vouloir bien me reconnaître, et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté ?

DOM JUAN – Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendais pas ici.

DONE ELVIRE – Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas, et vous êtes surpris à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérais, et la manière dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyait en vous ; et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait. Mes justes soupçons chaque jour avaient beau me parler : j'en rejetais la voix qui vous rendait criminel à mes yeux, et j'écoutais avec plaisir mille chimères ridicules qui vous peignaient innocent à mon cœur. Mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serai bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

DOM JUAN – Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE – Moi, Monsieur, je n'en sais rien, s'il vous plaît.

DONE ELVIRE – Hé bien, Sganarelle, parlez, il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.

DOM JUAN, *faisant signe d'approcher à Sganarelle* – Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE – Que voulez-vous que je dise ?

DONE ELVIRE – Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

DOM JUAN – Tu ne répondras pas ?

SGANARELLE – Je n'ai rien à répondre, vous vous moquez de votre serviteur.

DOM JUAN – Veux-tu répondre, te dis-je ?

SGANARELLE – Madame...

DONE ELVIRE – Quoi ?

SGANARELLE, *se retournant vers son maître.* — Monsieur...

DOM JUAN – Si...

SGANARELLE – Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont causes de notre départ ; voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

DONE ELVIRE — Vous plaît-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux mystères ?

DOM JUAN – Madame, à vous dire la vérité...

DONE ELVIRE — Ah, que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ! Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis, qu'il faut que malgré vous vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible : qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme ? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

DOM JUAN — Je vous avoue, Madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. […]

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène III (extrait), 1665.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n°4

Molière, *Dom Juan,* Acte III, scène II
DOM JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE

SGANARELLE – Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE – Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs ici autour.

DOM JUAN – Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE – Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône ?

DOM JUAN – Ah ! ah ! Ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE – Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

DOM JUAN – Eh ! Prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE – Vous ne connaissez pas Monsieur, bonhomme ; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre et en quatre et quatre sont huit.

DOM JUAN – Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

LE PAUVRE – De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DOM JUAN – Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ?

LE PAUVRE – Hélas ! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DOM JUAN – Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE – Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DOM JUAN – Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE – Ah ! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

DOM JUAN – Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or ou non. En voici un que je te donne, si tu jures ; tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE – Monsieur !

DOM JUAN – À moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE – Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

DOM JUAN – Prends, le voilà ; prends, te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE – Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

DOM JUAN – Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que vois-je là ? un homme attaqué par trois autres ? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

Il court au lieu du combat.

Molière, *Dom Juan*, Acte III, scène II, 1665.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n°5

Ionesco, *La Cantatrice chauve*, extrait du début de la pièce.
MONSIEUR SMITH, MADAME SMITH

Un autre moment de silence. La pendule sonne sept fois. Silence. La pendule sonne trois fois. Silence. La pendule ne sonne aucune fois.

M. SMITH, *toujours dans son journal.* - Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

Mme SMITH - Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

M. SMITH - Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.

Mme SMITH - Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

M. SMITH - Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par associations d'idées !

Mme SMITH - Dommage ! Il était si bien conservé.

M. SMITH - C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai !

Mme SMITH - La pauvre Bobby.

M. SMITH - Tu veux dire « le » pauvre Bobby.

Mme SMITH - Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui, qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

M. SMITH - Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

Mme SMITH - Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle est belle ?

M. SMITH - Elle a des traits réguliers et pourtant on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

La pendule sonne cinq fois. Un long temps.

Mme SMITH - Et quand pensent-ils se marier, tous les deux ?

M. SMITH - Le printemps prochain, au plus tard.

Mme SMITH - Il faudra sans doute aller à leur mariage.

M. SMITH - Il faudra leur faire un cadeau de noces. Je me demande lequel ?

Mme SMITH - Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait don à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien ?

Court silence. La pendule sonne deux fois.

Mme SMITH - C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

M. SMITH - Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

Mme SMITH - Il ne leur manquait plus que cela ! Des enfants ! Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait !

M. SMITH - Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien.

Mme SMITH - Mais qui prendra soin des enfants ? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils ?

M. SMITH - Bobby et Bobby comme leurs parents. L'oncle de Bobby Watson, le vieux Bobby Watson est riche et il aime le garçon. Il pourrait très bien se charger de l'éducation de Bobby.

Mme SMITH - Ce serait naturel. Et la tante de Bobby Watson, la vieille Bobby Watson pourrait très bien, à son tour, se charger de l'éducation de Bobby Watson, la fille de Bobby Watson. Comme ça, la maman de Bobby Watson, Bobby, pourrait se remarier. Elle a quelqu'un en vue ?

M. SMITH - Oui, un cousin de Bobby Watson.

Mme SMITH - Qui ? Bobby Watson ?

M. SMITH - De quel Bobby Watson parles-tu ?

Mme SMITH - De Bobby Watson, le fils du vieux Bobby Watson l'autre oncle de Bobby Watson, le mort.

M. SMITH - Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Bobby Watson, le fils de la vieille Bobby Watson la tante de Bobby Watson, le mort.

Mme SMITH - Tu veux parler de Bobby Watson, le commis-voyageur ?

M. SMITH - Tous les Bobby Watson sont commis-voyageurs.

Mme SMITH - Quel dur métier ! Pourtant, on y fait de bonnes affaires.

M. SMITH - Oui, quand il n'y a pas de concurrence.

Mme SMITH - Et quand n'y a-t-il pas de concurrence ?

M. SMITH - Le mardi, le jeudi et le mardi.

Mme SMITH - Ah ! trois jours par semaine ? Et que fait Bobby Watson pendant ce temps-là ?

M. SMITH - Il se repose, il dort.

Mme SMITH - Mais pourquoi ne travaille-t-il pas pendant ces trois jours s'il n'y a pas de concurrence ?

M. SMITH - Je ne peux pas tout savoir. Je ne peux pas répondre à toutes tes questions idiotes !

Ionesco, *La Cantatrice chauve,* 1950.

Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

Texte n° 1

Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

- Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

- Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?

- Pardi, c'est le maréchal !

- Quel maréchal?

- Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était à cinq pieds en contre-bas.

Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir tout à son aise ; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. Nous n'avons point des figures comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châtains, je ne serai comme ça, ajoutait-il avec tristesse. Pour lui ces paroles voulaient dire : Jamais je ne serai un héros.

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, première partie, chapitre 3, 1839.

Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

Texte n°2

Depuis que son train avait passé les faubourgs et les fumées de Charleville, il semblait à l'aspirant Grange que la laideur du monde se dissipait : il s'aperçut qu'il n'y avait plus en vue une seule maison. Le train, qui suivait la rivière lente, s'était enfoncé d'abord entre de médiocres épaulements de collines couverts de fougères et d'ajoncs. Puis, à chaque coude de la rivière, la vallée s'était creusée, pendant que le ferraillement du train dans la solitude rebondissait contre les falaises, et qu'un vent cru, déjà coupant dans la fin d'après-midi d'automne, lui lavait le visage quand il passait la tête par la portière. La voie changeait de rive capricieusement, passait la Meuse sur des ponts faits d'une seule travée de poutrages de fer, s'enfonçait par instants dans un bref tunnel à travers le col d'un méandre. Quand la vallée reparaissait, toute étincelante de trembles sous la lumière dorée, chaque fois la gorge s'était approfondie entre ses deux rideaux de forêt, chaque fois la Meuse semblait plus lente et plus sombre, comme si elle eût coulé sur un lit de feuilles pourries. Le train était vide ; on eût dit qu'il desservait ces solitudes pour le seul plaisir de courir dans le soir frais, entre les versants de forêts jaunes qui mordaient de plus en plus haut sur le bleu très pur de l'après-midi d'octobre ; le long de la rivière, les arbres dégageaient seulement un étroit ruban de prairie, aussi nette qu'une pelouse anglaise. « C'est un train pour le *Domaine d'Arnheim* », pensa l'aspirant, grand lecteur d'Edgar Poe, et, allumant une cigarette, il renversa la tête contre le capiton de serge pour suivre du regard très haut au-dessus de lui la crête des falaises chevelues qui se profilaient en gloire contre le soleil bas. Dans les échappées de vue des gorges affluentes, les lointains feuillus se perdaient derrière le bleu cendré de la fumée de cigare ; on sentait que la terre ici crêpelait sous cette forêt drue et noueuse aussi naturellement qu'une tête de nègre. Pourtant la laideur ne se laissait pas complètement oublier : de temps en temps le train stoppait dans de lépreuses petites gardes, couleur de minerai de fer, qui s'accrochaient en remblai entre la rivière et la falaise ; contre le bleu de guerre des vitres déjà délavé, des soldats en kaki somnolaient assis à califourchon sur les chariots de la poste - puis la vallée verte devenait un instant comme teigneuse : on dépassait de lugubres maisons jaunes, taillées dans l'ocre, qui semblaient secouer sur la verdure tout autour la poussière des carrières à plâtre - et, quand l'œil désenchanté revenait vers la Meuse, il discernait maintenant de place en place les petites casemates toutes fraîches de brique et de béton, d'un travail pauvre, et le long de la berge les réseaux de barbelés où une crue de la rivière avait pendu des fanes d'herbe pourrie : avant même le premier coup de canon, la rouille, les ronces de la guerre, son odeur de terre écorchée, son abandon de terrain vague, déshonoraient déjà ce canton encore intact de la Gaule chevelue.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, incipit, 1958.

Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

Texte n°3

Grange prolongea longtemps le demi-sommeil qui le retournait sur son lit de camp, dans l'aube déjà claire à toutes les vitres ; depuis son enfance, il n'avait éprouvé de sensation aussi purement agréable : il était libre, seul maître à son bord dans cette maisonnette de Mère Grand perdue au fond de la forêt. Derrière sa porte, le remue-ménage placide d'une ferme qui s'éveille ajoutait à son bonheur : il l'engrenait dans une longue habitude ; Grange pour la première fois songea avec un frisson de plaisir incrédule qu'il allait vivre ici - que la guerre avait peut-être ses îles désertes. Les branches de la forêt venaient toucher ses vitres. Un ferraillement lourd ébranlait l'escalier ; Grange sauta de son lit et vit par la fenêtre le soldat Hervouët et le soldat Gourcuff qui s'éloignaient entre les arbres en redressant leur fusil d'un coup d'épaule, le col de la capote relevé contre le froid piquant. Derrière la cloison, quelqu'un tisonnait le poêle ; des chocs de ferblanterie parlaient plaisamment de café chaud. Il s'allongea sur son lit une minute, roulé dans sa capote. Le matin était gris et couvert ; une atmosphère de *grasse matinée*, un vide de dimanche campagnard habitaient la pièce ; dans les intervalles des bruits de casserole, le silence, si peu habituel à la vie militaire, se recouchait au milieu de la chambre avec un ronron de bête heureuse. Le froid même n'était pas inconfortable ; même en leur absence, on sentait que l'air ici n'était remué que par des corps jeunes et bien nourris. Un moment, Grange suivit dans l'air, l'œil vague, la buée légère que faisait son haleine, puis il se retourna et fit un petit rire de gorge perplexe : l'idée qu'il était ici aux *avants-postes* le dépaysait complètement. Les consignes que lui avait transmises le capitaine Vignaud étaient simples. En cas d'attaque, le génie en se repliant devant lui ferait sauter la route. La maison forte avait pour mission de détruire les chars bloqués derrière la coupure et de renseigner sur les mouvements de l'ennemi. Elle l'arrêterait « sans esprit de recul ». Un boyau souterrain qui débouchait dans les taillis devait permettre en principe à la garnison de quitter le blockhaus sans être aperçue, et de se replier à toute extrêmité vers la Meuse par les bois. Sur la carte d'état-major qui traînait au bord de la table, il pouvait apercevoir de son lit l'itinéraire de repli défilé que le capitaine Vignaud avait tracé au crayon rouge, et qu'il devait reconnaître dès aujourd'hui. Mais, à ces événements improbables, l'imagination ne s'accrochait pas. Devant soi, on avait les bois jusqu'à l'horizon, et au-delà ce coin de Belgique protecteur qui retombait en pan de rideau, on avait cette guerre qui s'assoupissait peu à peu, cette armée qui bâillait et s'ébrouait comme une classe qui a remis sa copie, attendant le coup de clairon de la fin de manœuvre. Il ne se passerait rien. Peut-être ne se passerait-il rien. Grange feuilleta le dossier des pièces officielles, les consignes de combat, les relevés de minutions, d'un doigt distrait : une pluie serrée de paragraphes doctes, issus d'un délire ingénieux et procédurier, qui semblaient comptabiliser d'avance un tremblement de terre, puis il les rangea dans une chemise et les enferma à clef au fond de son tiroir, d'un geste qui était une conjuration. Cela faisait partie des choses qui, trop minutieusement prévues, n'arrivaient pas. C'étaient les archives notariées de la guerre ; elles dormaient là en attendant la prescription ; à lire ces pages qui en traquaient l'imprévisible de virgule en virgule, on se sentait inexprimablement rassuré : on eût dit que la guerre avait déjà eu lieu. Un doigt heurta la porte, surprenant de timidité après le puissant râclement de semelles qui le précédait.

- Café, mon yeutenant.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958.

Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

Texte n°4

Ce voyage à travers la forêt cloîtrée par la brume poussait Grange peu à peu sur la pente de sa rêverie préférée ; il y voyait l'image de sa vie : tout ce qu'il avait, il le portait avec lui ; à vingt pas, le monde devenait obscur, les perspectives bouchées, il n'y avait plus autour de lui que ce petit halo de conscience tiède, ce nid bercé très haut au-dessus de la terre vague. Sur le plateau, où la chaussée s'égouttait mal, les flaques des bas-côtés s'élargissaient déjà au travers du chemin, toutes cloquées par l'averse qui redoublait de grosses bulles grises. Comme il levait les yeux vers la perspective, il aperçut à quelque distance devant lui, encore à demi-fondue dans le rideau de pluie, une silhouette qui trébuchait sur les cailloux entre les flaques. La silhouette était celle d'une petite fille enfouie dans une longue pèlerine à capuchon et chaussée de bottes de caoutchouc ; à la voir ainsi patauger avec hésitation entre les flaques, le dos un peu cassé comme si elle avait calé contre ses reins sous la pèlerine un sac de cuir, on pensait d'abord à une écolière en chemin vers sa maison, mais, de maisons, Grange savait qu'on n'en voyait pas à moins de deux lieues, et il se souvint tout coup que c'était dimanche ; il se mit à observer la petite silhouette avec plus d'attention. Il y avait dans sa démarche quelque chose qui l'intriguait ; sous le crépitement maintenant serré de l'averse dont elle semblait ne se soucier mie, c'était à s'y méprendre celle même d'une gamine en chemin pour l'école buissonnière. Tantôt elle sautait une flaque à pieds joints, tantôt elle s'arrêtait au bord du chemin pour casser une branche - une seconde, elle se retournait à demi et semblait jeter sous le capuchon de sa pèlerine un coup d'œil en arrière, comme pour mesurer de combien Grange s'était rapproché, puis elle repartait à cloche-pied en poussant un caillou, et courait l'espace de quelques pas en faisant rejaillir l'eau des flaques - une ou deux fois, malgré la distance, Grange crut discerner qu'elle sifflotait. La laie s'enfonçait peu à peu dans la pire solitude ; l'averse autour d'eux faisait frire la forêt à perte de vue. « C'est une fille de la pluie, pensa Grange en souriant malgré lui derrière son col trempé, une fadette - une petite sorcière de la forêt. » Il commença à ralentir le pas, malgré l'averse, il ne voulait pas la rejoindre trop vite - il avait peur que le bruit de son pas n'effarouchât ce manège gracieux, captivant, de jeune bête au bois. Maintenant qu'il s'était un peu rapproché, ce n'était plus tout à fait une petite fille : quand elle se mettait à courir, les hanches étaient presque d'une femme ; les mouvements du cou, extraordinairement juvéniles et vifs, étaient ceux d'un poulain échappé, mais il y passait par moments un fléchissement câlin qui parlait brusquement de tout autre chose, comme si la tête se souvenait toute seule de s'être déjà blottie sur l'épaule d'un homme. Grange se demandait, un peu piqué, si elle s'était vraiment aperçue qu'il marchait derrière elle : quelquefois elle s'arrêtait de côté sur le bord du chemin et partait d'un rire de bien-être, comme on en adresse à un compagnon de cordée qui monte derrière vous par un matin clair, puis, des minutes entières, elle semblait l'avoir oublié, reprenait son sautillement de jeune bohémienne et de dénicheuse de nids - et tout à coup elle paraissait extraordinairement seule, à son affaire, à la manière d'un chaton qui se détourne de vous pour un peloton de fil. Ils allèrent ainsi un moment, malgré le bruit de l'averse qui battait la route,

la trouée plus claire du chemin paraissait à Grange celle même de l'embellie : il n'était plus qu'un homme qui marche derrière une femme, tout entier sang remué et curiosité violente. « Une petite fille ! » se disait-il avec malaise - mais le cœur malgré lui lui battait plus fort, chaque fois que la silhouette s'arrêtait au bord du chemin et qu'une main entr'ouvrait un instant vers lui la guérite du capuchon lourd. Tout à coup la silhouette se planta au milieu de la route, et, campée dans une flaque qui lui montait jusqu'aux chevilles, se mit en devoir de laver à grande eau en remuant les jambes ses bottes de caoutchouc ; comme il arrivait à sa hauteur, Grange aperçut sous le capuchon qui se levait vers lui deux yeux d'un bleu cru, acide et tiède comme le dégel - au fond du capuchon, comme au fond d'une crèche, on voyait une paille douce de cheveux blonds.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958.

Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

Texte n°5

- C'est dimanche, pensa Grange avec un bâillement sans joie, en voyant une aube fade pointer à ses vitres. Il avait mal dormi. Le fortin baignait dans un silence mort, un peu oppressant, un silence de cloître et d'eau croupie. Machinalement, il jeta un coup d'œil sur le chemin désert. Il ne se sentait pas très à l'aise. Ce vide, ce sommeil des routes inoccupées sur les arrières de la bataille, c'était étrange, improbable, un peu magique : une allée du château de la Belle au Bois Dormant. En descendant l'escalier de fer, il alluma une cigarette. Le goût du matin était mou et aqueux, mais, sur les banquettes d'herbe, la rosée tombait déjà très froide ; la pensée du café chaud d'Olivon faillit lui faire rebrousser chemin, mais il avait décidé, avant de déjeuner, de pousser jusqu'à la *destruction* de la laie, où le génie avait préparé en avant du fortin une chambre de mine. Il pensait trouver là un poste de sapeurs : il aurait peut-être des nouvelles.

Il n'y avait personne. La route s'était un peu affaissée au-dessus de la chambre de mine, remblayée d'une terre trop molle - dans les ornières creusées par les chenilles avaient coulé de petites flaques d'eau, toutes assombries par la forêt verte. Les deux bouts dénudés du fil de l'exploseur, qui sortaient de terre, traînaient un peu plus loin, abandonnés sur un tas de cailloux.

- C'est drôle, pensa-t-il, perplexe. Il s'assit sur le tas de pierre, de mauvaise humeur. À une lieue à la ronde, on eût juré que la forêt n'avait pas un bruit : il tendait l'oreille vers les taillis sans oiseaux, vaguement inquiet de cet évanouissement suspect de l'homme, de ce chantier rêveur de grève sur le tas. Soudain, comme il rallumait sa cigarette, il se fit très haut au-dessus de sa tête un déchirement de l'air singulier : un long fracas somptueux de rapide céleste froissant ses rails et ferraillant sur des aiguillages : l'artillerie lourde de la Meuse ouvrait le feu sur la Belgique.

Il lui sembla ensuite que les choses se passaient très vite. Il était à peine à mi-chemin du fortin qu'un puissant ronflement de moteurs se mit à fouir, à tarauder la forêt de tous les côtés à la fois, avec le sans-gêne d'une troupe de rabatteurs entrant dans un fourré, et le Toit brusquement entra en transe dans un énorme tapage de bombes et de mitrailleuses. Grange demeura un moment stupide : la forêt vibrait comme une rue secouée par le vacarme d'une perforatrice ; il se sentait giflé, bousculé, par la trépidation véhémente, incompréhensible, qui entrait en lui à la fois par la plante des pieds et par les oreilles. Il se jeta de côté dans un layon où les arceaux des branches feuillues n'ouvraient au-dessus de lui qu'un ruban étroit de ciel blanc. Dès qu'on se sentait dissimulé aux vues, le tapage ne paraissait plus aussi énorme : on se rendait compte qu'il était à base de moteurs beaucoup plus que d'explosions : il y avait de longues accalmies. Grange, rassuré, se remit même un instant en route pour le fortin, sous la voûte de vacarme, mais à une dizaine de mètres devant lui, l'asphalte usé qui recouvrait la laie de ce côté se mit bizarrement à frire : il mit une ou deux secondes à comprendre qu'il était mitraillé : il regagna au pas de course l'entrée du layon. Il s'était remis à fumer, beaucoup plus à l'aise ; le bruit le soulageait. De temps en temps, le ciel du layon, dans un épanouissement des bruits de moteurs, était traversé d'un envol brusque de cape noire ;

pour le reste, on ne distinguait rien - quand Grange poussait jusqu'au chemin pour risquer un œil, il voyait se plaquer contre le ciel plus dégagé de la laie des flottaisons d'avions assez clairsemées, hautes et étrangement lentes, qui semblaient nager presque immobiles comme si elles remontaient un courant. Ce qui le frappait, c'était leur comportement paisible de poisson dans l'eau, la manière qu'elles avaient de s'espacer à l'aise dans la hauteur, de s'ignorer l'une l'autre, à la manière des bancs qui se croisent et s'ignorent, et vont chacun à leur affaire, étagés dans la transparence de la haute mer : elle suggérait l'idée d'une occupation sereine, nonchalante de l'élément. De temps à autre seulement, le brutal fracas de rapide des nuages s'enfonçait puissamment vers son zénith, déchirant dans un crissement de soie les plages d'air où flottaient ces constellations molles.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958.

Séquence II - Documents complémentaires : étude d'images

La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815, Clément-Auguste Andrieux, 1852.

Illustration de Tardi pour *Voyage au bout de la nuit* (1932, édition illustrée parue en 1988).

Séquence III

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

Texte n° 1

Blaise Cendrars

Extrait de *La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, 1913.

« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre? »

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules depuis sept jours
Tu es loin de Montmartre[1], de la Butte[1] qui t'a nourrie du Sacré
[Cœur[1] contre lequel tu t'es blottie
Paris a disparu et son énorme flambée
Il n'y a plus que les cendres continues
La pluie qui tombe
La tourbe qui se gonfle
La Sibérie qui tourne
Les lourdes nappes de neige qui remontent
Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier désir dans
[l'air bleui
Le train palpite au cœur des horizons plombés
Et ton chagrin ricane…

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre? »

Les inquiétudes
Oublie les inquiétudes
Toutes les gares lézardées obliques sur la route
Les fils télégraphiques auxquels elles pendent
Les poteaux grimaçants qui gesticulent et les étranglent
Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon qu'une
[main sadique tourmente
Dans les déchirures du ciel, les locomotives en furie
s'enfuient
Et dans les trous,
Les roues vertigineuses les bouches les voix
Et les chiens de malheur qui aboient à nos trousses,
Les démons sont déchaînés
Ferrailles
Tout est un faux accord

Le *broun-roun-roun* des roues
Chocs
Rebondissements
Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd.

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre? »

Séquence III

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

Texte n°2

René Char
Feuillets d'Hypnos, fragment 141

141

La contre-terreur, c'est ce vallon que peu à peu le brouillard comble, c'est le fugace bruissement des feuilles comme un essaim de fusées engourdies, c'est cette pesanteur bien répartie, c'est cette circulation ouatée d'animaux et d'insectes tirant mille traits sur l'écorce tendre de la nuit, c'est cette graine de luzerne sur la fossette d'un visage caressé, c'est cet incendie de la lune qui ne sera jamais un incendie, c'est un lendemain minuscule dont les intentions nous sont inconnues, c'est un buste aux couleurs vives qui s'est plié en souriant, c'est l'ombre, à quelques pas, d'un compagnon accroupi qui pense que le cuir de sa ceinture va céder... Qu'importent alors l'heure et le lieu où le diable nous a fixé rendez-vous !

René Char, *Feuillets d'Hypnos*, 1943-1944,
publication dans *Fureur et mystère* en 1948.

Georges de La Tour, *Job et sa femme,* vers 1640-1645.
Tableau connu par René Char sous le titre *Le prisonnier.*

Séquence III

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

Texte n°3

Saint-John Perse

« Pour fêter une enfance »

II

Et les servantes de ma mère, grandes filles luisantes... Et nos paupières fabuleuses... Ô
clartés ! ô faveurs !
Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande, appelant toute bête, qu'elle était belle et bonne.
Ô mes plus grandes
fleurs voraces, parmi la feuille rouge, à dévorer tous mes plus beaux
insectes verts ! Les bouquets au jardin sentaient le cimetière de famille. Et une très petite sœur était morte : j'avais eu, qui sent bon, son cercueil d'acajou entre les glaces de trois chambres. Et il ne fallait pas tuer l'oiseau-mouche d'un caillou... Mais la terre se courbait dans nos jeux comme fait la servante,
celle qui a droit à une chaise si l'on se tient dans la maison.

... Végétales ferveurs, ô clartés ô faveurs !...
Et puis ces mouches, cette sorte de mouches, vers le dernier étage du jardin, qui étaient comme si la lumière eût chanté !

... Je me souviens du sel, je me souviens du sel que la nourrice jaune dut essuyer à l'angle de mes yeux.
Le sorcier noir sentenciait à l'office : « Le monde est comme une pirogue, qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer... »
Et aussitôt mes yeux tâchaient à peindre
un monde balancé entre des eaux brillantes, connaissaient le mât lisse des fûts, la hune sous les feuilles, et les guis et les vergues, les haubans de liane,
où trop longues, les fleurs
s'achevaient en des cris de perruches.

Saint-John Perse, « Pour fêter une enfance », *Éloges,* 1911.

Séquence III

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

Texte n°4

Charles Baudelaire
« À une passante »

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Charles Baudelaire,
« Tableaux parisiens », *Les Fleurs du Mal,* 1861.

Séquence III

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

Texte n°5

Charles Baudelaire

« Le cygne »

À Victor Hugo.

I

Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! Que le cœur d'un mortel) ;

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie ;
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux
Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
« Eau, quand donc pleuvras-tu ? Quand tonneras-tu, [foudre ? »
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

II

Paris change ! Mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé ! Palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi, devant ce Louvre une image m'opprime :
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve ! Et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée ;
Veuve d'Hector, hélas ! Et femme d'Hélénus !

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard ;

À quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais, jamais ! À ceux qui s'abreuvent de pleurs
Et tètent la Douleur comme une bonne louve !
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !
Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus !... À bien d'autres encor !

Charles Baudelaire,
« Tableaux parisiens », *Les Fleurs du Mal,* 1861.

Séquence IV

« On ne naît pas homme, on le devient. »

Texte n° 1

Joachim du Bellay

« Depuis que j'ai laissé mon naturel séjour… »

Depuis que j'ai laissé mon naturel séjour
Pour venir où le Tibre aux flots tortus ondoie,
Le ciel a vu trois fois par son oblique voie
Recommencer son cours la grand lampe du jour.

Mais j'ai si grand désir de me voir de retour
Que ces trois ans me sont plus qu'un siège de Troie,
Tant me tarde, Morel, que Paris je revoie,
Et tant le ciel pour moi fait lentement son tour.

Il fait son tour si lent, et me semble si morne,
Si morne et si pesant, que le froid Capricorne
Ne m'accourcit les jours, ni le Cancre les nuits.

Voilà, mon cher Morel, combien le temps me dure
Loin de France et de toi, et comment la nature
Fait toute chose longue avecques mes ennuis.

Joachim du Bellay, *Les Regrets*, sonnet 36, 1558.

Extrait des *Tristes* d'Ovide, Livre V, X, 9-12 ap. J.-C.

Depuis que je suis ici
trois fois le Danube a été pris par les glaces
et trois fois la mer noire a gelé

il me semble pourtant être loin de chez moi
depuis autant d'années qu'en passèrent sous Troie
les Grecs qui l'assiégeaient

le temps a gelé
il ne coule plus
il va si lentement
l'année roule ses flots sur un rythme si lourd
que pour moi le solstice n'écourte pas les nuits
et l'hiver ne fait rien à la durée des jours
pour moi seul la nature abandonne ses lois
je vois dans toutes choses s'éterniser mon mal
le temps de tout le monde suit-il son cours banal
n'y a-t-il que mon temps qui soit interminable
échoué dans ce pays dont le doux nom d'Euxin
est une sinistre plaisanterie

Traduit du latin par Marie Darrieussecq,
extrait de *Tristes Pontiques*, POL.

Séquence IV

« On ne naît pas homme, on le devient. »

Annexe au texte n°1 : traduction du poème d'Ovide proposée par une élève

Ut sumus in Ponto, ter frigore constitit Ister,

Depuis que je suis près de la mer Noire, trois fois le cours de l'Ister a été pris par les glaces,

Facta est Euxini dura ter unda maris.

Trois fois l'eau agitée de l'Euxin s'est durcie.

At mihi jam videor patria procul esse tot anis,

Il me semble être loin de ma patrie depuis autant d'années

Dardana quot Graio Troja sub hoste fuit.

Que les Grecs ennemis passèrent sous Troie.

Stare putes, adeo procedunt tempora tarde,

Tu penserais être immobile tant les jours passent lentement

Et peragit lentis passibus annus iter.

Et l'année suit son cours à pas lents.

Nec mihi solstitium quidquam de noctibus aufert ;

Et le solstice d'été, pour moi, n'éloigne pas les nuits ;

Efficit angustos nec mihi bruma dies :

Et pour moi, le solstice d'hiver n'achève pas les jours oppressants :

Scilicet in nobis rerum natura novata est,

Apparemment, l'ordre de la nature est changé

Cumque meis curis omnia longua facit.

Et fait avec mes peines toute chose plus longue.

Num peragunt solitos communia tempora motus,

Est ce que le temps de tout le monde poursuit habituellement son cours ?

Suntque magis vitae tempora dura meae

Et le temps de ma vie s'éternise

Quem tenet Euxini mendax cognomine litus,

Sur ce rivage de l'Euxin au surnom trompeur,

Et Scythici vere terra sinistra freti.

Et sur cette sinistre côte de la mer de Scythie.

Séquence IV

« On ne naît pas homme, on le devient. »

Texte n°2

Rabelais

Gargantua, extrait du chapitre 23.

De « Après en tel train d'étude le mit qu'il ne perdait heure quelconque du jour »

à « lequel lui montrait l'art de chevalerie ».

Après en tel train d'étude le mit qu'il ne perdait heure quelconque du jour : ains[1] tout son temps consommait en lettres et honnête savoir.

S'éveillait donc Gargantua environ[2] quatre heures du matin. Ce pendant qu'on le frottait, lui était lue quelque pagine de la divine écriture[3] hautement et clairement avec prononciation compétente[4] à la matière, et à ce était commis un jeune page natif de Basché, nommé Anagnostes[5]. Selon le propos et argument de cette leçon[6], souventefois[7] s'adonnait à révérer, adorer, prier, et supplier le bon Dieu : duquel la lecture montrait la majesté et jugements merveilleux.

Puis allait aux lieux secrets faire excrétion des digestions naturelles. Là son précepteur répétait ce qui avait été lu : lui exposant les points plus obscurs et difficiles.

Eux retournant considéraient l'état du ciel, si tel était comme l'avaient noté au soir précédent : et quels signes entrait le soleil[8], aussi la lune pour icelle journée.

Ce fait était habillé, peigné, têtonné[9], accoutré, et

1. Mais.
2. Aux alentours de.
3. Page de la Bible.
4. Adaptée.
5. Le lecteur, en grec.
6. Lecture.
7. Souvent.
8. Dans la conjonction de quels astres (rapportés aux signes du Zodiaque) entrait le soleil.
9. Coiffé.

parfumé, durant lequel temps on lui répétait les leçons du jour d'avant. Lui-même les disait par cœur : et y fondait quelques cas pratiques et concernant l'état humain lesquels ils étendaient aucunes fois jusque deux ou trois heures, mais ordinairement cessaient lorsqu'il était du tout[1] habillé.

Puis par trois bonnes heures lui était faite lecture.

Ce fait issaient hors[2], toujours conférant des propos de la lecture : et se déportaient en Braque[3] ou aux prés, et jouaient à la balle, à la paume, à la pile trigone[4], galantement s'exerçant les corps comme ils avaient les âmes auparavant exercé.

Tout leur jeu n'était qu'en liberté : car ils laissaient la partie quant leur plaisait, et cessaient ordinairement lorsque suaient parmi le corps, ou étaient autrement las. Adonc[5] étaient très bien essuyés, et frottés, changeaient de chemise : et doucement se promenant allaient voir si le dîner était prêt. Là attendant récitaient clairement et éloquemment quelques sentences retenues de la leçon.

Ce pendant monsieur l'appétit venait et par bonne opportunité s'asseyaient à table.

Au commencement du repas était lue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses : jusqu'à ce qu'il eût pris son vin. Lors (si bon semblait) on continuait la lecture : ou commençaient à deviser

1. Complètement.
2. Sortaient dehors.
3. Jeu de paume situé dans le quartier Latin.
4. Triangle.
5. Alors.

joyeusement ensemble, parlant pour les premiers mois de la vertu, propriété, efficace[1], et nature, de tout ce qui leur était servi à table. Du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines, et de l'apprêt[2] d'icelles. Ce que faisant apprit en peu de temps tous les passages à ce compétant[3] en Pline, Athénée, Dioscorides, Jullius Pollux, Galien, Porphyre, Opien, Polybe, Héliodore, Aristote, Ælien, et autres. Iceux propos tenus faisaient souvent pour plus être assurés, apporter les livres susdits à table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dites, que pour lors[4] n'était médecin, qui en sût à la moitié tant comme il faisait.

Après devisaient des leçons lues au matin, et parachevant leur repas par quelque confection de cotoniat[5], se curait les dents avec un trou[6] de lentisque, se lavait les mains et les yeux de belle eau fraîche : et rendaient grâce à Dieu par quelques beaux cantiques faits à la louange de la munificence et bénignité divine. Ce fait on apportait des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses, et inventions nouvelles. Lesquelles toutes issaient d'arithmétique[7].

En ce moyen entra en affection d'icelle science numérale, et tous les jours après dîner et souper y

1. Pouvoir, efficacité.
2. La manière de les accommoder.
3. S'y rapportant.
4. Qu'à cette époque.
5. Confiture de coing, dont la propriété est digestive.
6. Un tronc de cet arbre méditerranéen.
7. Ressortissaient à l'arithmétique.

passait temps aussi plaisamment, qu'il soulait[1] en dés ou aux cartes. À tant sut d'icelle et théorique et pratique, si bien que Tunstal Anglais, qui en avait amplement écrit, confessa que vraiment en comparaison de lui il n'y entendait que le haut allemand.

Et non seulement d'icelle, mais des autres sciences mathématiques, comme géométrie, astronomie, et musique. Car attendant la concoction[2] et digestion de son pât[3], ils faisaient mille joyeux instruments et figures géométriques, et de même pratiquaient les canons astronomiques. Après s'ébaudissaient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sur un thème à plaisir de gorge.

Au regard des instruments de musique, il apprit jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte d'Allemand et à neuf trous, de la viole, et de la saqueboute[4].

Cette heure ainsi employée, la digestion parachevée, se purgeait des excréments naturels : puis se remettait à son étude principale par trois heures ou davantage : tant à répéter la lecture matutinale[5], qu'à poursuivre le livre entrepris qu'aussi à écrire et bien traire[6] et former les antiques et romaines lettres.

Ce fait issaient hors leur hôtel avec eux un jeune gentilhomme de Touraine nommé l'écuyer Gymnaste, lequel lui montrait l'art de chevalerie.

1. Qu'il avait l'habitude naguère d'en passer.
2. Cuisson interne à laquelle la digestion était rapportée métaphoriquement.
3. Repas.
4. Ancêtre du trombone.
5. Du matin.
6. Tracer.

Séquence IV

« On ne naît pas homme, on le devient. »

Texte n°3

Rabelais

Gargantua, extrait du chapitre 27.

De « Les pauvres diables de moines » à « si bien qu'on n'en put sauver un seul brin ».

Les pauvres diables de moines ne savaient auquel de leurs saints se vouer, à toutes aventures[1] firent sonner *ad capitulum capitulantes*[2] : là fut décrété qu'ils feraient une belle procession, renforcée de beaux préchans[3] et litanies *contra hostium insidias*[4] : et beaux répons[5] *pro pace*.

En l'abbaye était pour lors un moine claustrier[6] nommé frère Jean des Entommeures[7], jeune galant : frisque[8] : de hayt[9] : bien à dextre[10], hardi : aventureux, délibéré[11] : haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé en nez, beau dépêcheur d'heures[12], beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles, pour tout dire sommairement, vrai moine si onques en fût depuis que le monde moinant moina de moinerie. Au reste : clerc jusqu'aux dents en matière de bréviaire.

Icelui entendant le bruit que faisaient les ennemis par le clos de leur vigne, sortit hors pour voir ce qu'ils faisaient. Et avisant qu'ils vendangeaient leur clos

1. À tout hasard.
2. Au chapitre les capitulants. Salle de réunion principale des moines.
3. Psaumes chantés.
4. Contre les embuscades des ennemis.
5. Chants liturgiques où alternent le chœur et le soliste.
6. Cloîtré, ne quittant pas le cloître et donc, par métonymie, l'abbaye.
7. Entamures (blessure, coupure) : le nom renvoie ici à sa manière d'entamer, c'est-à-dire de tailler, lorsqu'il rue en cuisine comme à la bataille.
8. Pimpant.
9. Joyeux.
10. Adroit.
11. Décidé, qui ne tergiverse pas.
12. Sachant bien expédier les prières.

auquel était leur boite[1] de tout l'an fondée, retourne au cœur de l'église où étaient les autres moines tous étonnés comme fondeurs de cloches, lesquels voyant chanter, ini, nim, pe, ne, ne, ne, ne, ne, ne, tum, ne, num, num, ini, i, mi, i, mi, co, o, ne, no, o, o, ne, no, ne, no, no, no, rum, ne, num, num. « C'est, dit-il, bien chien chanté. Vertu Dieu : que ne chantez-vous ? Adieu paniers, vendanges sont faites ? Je me donne au Diable, s'ils ne sont en notre clos, et tant bien coupent et ceps et raisins, qu'il n'y aura par le corps Dieu de quatre années qu'halleboter[2] dedans. Ventre saint Jacques que boirons-nous ce pendant, nous autres pauvres diables ? Seigneur Dieu *da mihi potum*[3]. »

Lors dit le prieur claustral[4]. « Que fera cet ivrogne ici ? Qu'on me le mène en prison, troubler ainsi le service divin ?

— Mais : (dit le moine) le service du vin faisons tant qu'il ne soit troublé[5], car vous-même monsieur le prieur, aimez boire du meilleur, si fait tout homme de bien. Jamais homme noble ne hait le bon vin, c'est un apophtegme[6] monacal. Mais ces répons que chantez ici ne sont par Dieu point de saison.

« Pourquoi sont nos heures en temps de moissons et vendanges courtes, en l'avent et tout hiver longues ?

1. Boisson.
2. Grappiller.
3. Donne-moi à boire.
4. Attaché au cloître.
5. Nous faisons le service du vin de sorte qu'il ne soit pas troublé (le service, comme le vin).
6. Maxime.

« Feu de bonne mémoire frère Macé Pelosse, vrai zélateur (ou je me donne au Diable) de notre religion me dit, il m'en souvient, que la raison était, afin qu'en cette saison nous fassions bien serrer et faire le vin, et qu'en hiver nous le humions.

« Écoutez messieurs vous autres : qui aimez le vin, le corps Dieu si me suivez[1] : car hardiment que saint Antoine me arde si ceux tâtent du piot qui n'auront secouru la vigne. Ventre Dieu, les biens de l'église ? Ha non non. Diable, saint Thomas l'Anglais[2] voulut bien pour iceux mourir, si je mourais ne serais-je saint de même ? Je n'y mourrai jà pourtant, car c'est moi qui le fais aux autres[3]. »

Ce disant mit bas son grand habit et se saisit du bâton de la Croix, qui était de cœur de cormier long comme une lance, rond à plein poing et quelque peu semé de fleurs de lys toutes presque effacées. Ainsi sortit en beau sayon[4], mit son froc[5] en écharpe. Et de son bâton de la Croix donna si brusquement sur les ennemis qui sans ordre ni enseigne, ni trompette, ni tambourin, parmi le clos vendangeaient. Car les porte-guidons[6] et porte-enseignes avaient mis leurs guidons et enseignes l'orée des murs, les tambourineurs avaient défoncé leurs tambourins d'un côté, pour les emplir de raisins, les trompettes étaient

1. Par le corps Dieu, suivez-moi maintenant.
2. Thomas Becket mourut assassiné alors qu'il s'opposait à la Couronne pour la défense des biens de l'Église.
3. Qui fais mourir les autres.
4. Blouse enfilée par-dessus les vêtements.
5. Habit monacal.
6. Drapeau de la cavalerie.

chargés de moussines[1] : chacun était dérayé[2]. Il choqua donc si raidement sur eux sans dire gare, qu'il les renversait comme porcs frappant à tort et à travers à vieille escrime.

Aux uns écrabouillait la cervelle, aux autres rompait bras et jambes, aux autres délochait les spondyles[3] du cou, aux autres démoulait les reins, avalait[4] le nez, pochait les yeux, fendait les mandibules, enfonçait les dents en la gueule, décroulait[5] les omoplates, sphacelait les greves[6], dégondait les ischies[7] : débesillait les fauciles[8].

Si quelqu'un se voulait cacher entre les ceps plus épais, à icelui froissait toute l'arête du dos : et l'éreintait[9] comme un chien.

Si aucun sauver se voulait en fuyant à icelui faisait voler la tête en pièces par la commissure lambdoïde[10].

Si quelqu'un gravissait en un arbre pensant y être en sûreté, icelui de son bâton empalait par le fondement.

Si quelqu'un de sa vieille connaissance lui criait. « Ha frère Jean mon ami, frère Jean je me rends.

— Il t'est (disait-il) bien force. Mais ensemble tu rendras l'âme à tous les Diables. » Et soudain lui donnait dronos[1]. Et si personne tant fût épris de témérité qu'il lui voulût résister en face, là montrait-il la force de ses muscles. Car il leur transperçait la poitrine par le médiastin et par le cœur : à d'autres donnant sur la faute[2] des côtes, leur subvertissait[3] l'estomac, et mouraient soudainement, aux autres tant fièrement frappait par le nombril, qu'il leur faisait sortir les tripes, aux autres parmi les couillons perçait le boyau culier. Croyez que c'était le plus horrible spectacle qu'on vit onques.

Les uns criaient sainte Barbe.

Les autres saint Georges.

Les autres sainte Nitouche.

Les autres Notre Dame de Cunault, De Lorette. De Bonnes Nouvelles. De la Lenou. De Rivière. Les uns se vouaient à saint Jacques. Les autres au saint Suaire de Chambéry, mais il brûla trois mois après si bien qu'on n'en put sauver un seul brin.

1. Branches de vigne.
2. Avait quitté sa ligne, sa position.
3. Démettait les vertèbres.
4. Faisait tomber.
5. Effondrait.
6. Meurtrissait les jambes.
7. Déboîtait les hanches.
8. Mettait en morceaux les os.
9. Tous les emplois d'éreinter dans la suite du texte sont à prendre au sens premier de « casser les reins ».
10. Suture des os du crâne, en forme de *lambda*.

1. Des coups.
2. Là où les côtes manquent, c'est-à-dire se finissent (à l'extrémité).
3. Retournait.

Séquence V

« Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. »

Texte n° 1

Montaigne

« Des cannibales »

De « Quand le roi Pyrrhus.. » (p.11) à « que nous venons de découvrir » (p. 13).

Quand le Roi Pyrrhus passa en Italie, après qu'il eut reconnu l'ordonnance de l'armée que les Romains lui envoyaient au-devant : « Je ne sais, dit-il[1], quels barbares sont ceux-ci (car les Grecs appelaient ainsi toutes les nations étrangères) mais la disposition de cette armée que je vois n'est aucunement barbare. » Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur pays ; et Philippe, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp Romain, en son Royaume, sous Publius Sulpicius Galba. Voilà comment il se faut garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les faut juger par la voie de la raison, non par la voix commune. J'ai eu longtemps avec moi un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde, qui a été découvert en notre siècle, en l'endroit où Villegagnon[2] prit terre, qu'il surnomma la France Antarctique[3]. Cette découverte d'un pays infini semble de grande

1. L'incise constitue la proposition principale de la phrase : « Quand le roi Pyrrhus passa [...] il dit... »
2. Le seigneur de Villegagnon, chevalier de Malte, obtint d'Henri II les crédits nécessaires pour fonder une place forte française au Brésil. Il atterrit en baie de Guanabara (aujourd'hui Rio de Janeiro) pour y fonder Fort-Coligny en 1555.
3. Nom donné par Villegagnon à l'actuel Brésil.

considération [1]. Je ne sais si je me puis répondre [2] qu'il ne s'en fasse à l'avenir quelque autre, tant de personnages plus grands que nous ayant été trompés en celle-ci. J'ai peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité : nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent. Platon introduit Solon [3] racontant avoir appris des Prêtres de la ville de Saïs en Égypte, que jadis et avant le déluge, il y avait une grande île nommée Atlantide, droit à la bouche du détroit de Gibraltar, qui tenait [4] plus de pays que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble; et que les rois de cette contrée-là, qui ne possédaient pas seulement cette île, mais s'étaient étendus dans la terre ferme, si avant qu'ils tenaient de la largeur d'Afrique, jusqu'en Égypte, et de la longueur de l'Europe, jusqu'en la Toscane, entreprirent d'enjamber jusque sur l'Asie, et subjuguer toutes les nations qui bordent la mer Méditerranée, jusqu'au golfe de la mer Majour [5] : et pour cet effet, traversèrent les Espagnes [6], la Gaule, l'Italie jusqu'en la Grèce, où les Athéniens les soutinrent [7]; mais que quelque temps après, et les Athéniens et eux et leur île furent engloutis par le déluge [8]. Il est bien vraisemblable, que cet extrême ravage d'eau ait fait des changements étranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retranché la Sicile d'avec l'Italie :

1. Importance.
2. Si je puis garantir.
3. Homme d'État, législateur et poète athénien (v. 640-v. 558 av. J.-C.). Il était au départ commerçant, ce qui le conduisit à beaucoup voyager.
4. Contenait.
5. La mer Noire.
6. Dans l'Antiquité, l'Espagne était divisée en provinces.
7. Arrêtèrent.
8. À l'époque de Montaigne, on rapprochait souvent cette Atlantide mythique et l'Amérique nouvellement découverte. Ici, Montaigne recopie en fait tout un chapitre de l'*Histoire nouvelle du Nouveau Monde*, de G. Benzoni.

Haec loca ui quondam, et uasta conuulsa ruina
Dissiluisse ferunt, cum protinus utraque tellus
Vna foret [1].

Chypre d'avec la Syrie, l'île de Nègrepont [2], de la terre ferme de la Béotie; et joint ailleurs les terres qui étaient divisées, comblant de limon et de sable les fosses d'entre-deux :

sterilisque diu palus aptaque remis
Vicinas urbes alit, et graue sentit aratrum [3].

Mais il n'y a pas grande apparence que cette île soit ce monde nouveau, que nous venons de découvrir […].

1. « Ces deux régions, autrefois une seule et même terre, se sont un jour, dit-on, violemment séparées dans les convulsions d'un vaste effondrement » (Virgile, *Énéide*, III, 414 et 416-417).
2. L'île d'Eubée.
3. « Une lagune, longtemps stérile et parcourue à la rame, nourrit les villes alentour et ressent le poids de la charrue » (Horace, *Art poétique*, 65-66).

Montaigne, « Des cannibales », *Essais*, I, XXX, 1595.

Séquence V

« Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. »

Texte n°2

Montaigne

« Des cannibales »

De « Cet homme que j'avais... » (p.15) à « *Hos natura modos primum dedit* » (p. 19).

Cet homme que j'avais était homme simple et grossier, [ce] qui est une condition propre à rendre véritable témoignage : car les fines gens remarquent bien plus curieusement[1], et plus de choses, mais ils les glosent[2]; et pour faire valoir leur interprétation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'altérer un peu l'Histoire : ils ne vous représentent jamais les choses pures; ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont vu; et pour donner crédit à leur jugement, et vous y attirer, [ils] prêtent volontiers de ce côté-là à la matière, l'allongent et l'amplifient. Ou il faut un homme très fidèle, ou si simple qu'il n'ait pas de quoi bâtir et donner de la vraisemblance à des inventions fausses; et qui n'ait rien épousé[4]. Le mien était tel; et outre cela il m'a fait voir à diverses fois plusieurs matelots et marchands, qu'il avait connus en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquérir de ce que les cosmographes[5] en disent. Il nous faudrait des

1. Ne concorde pas non plus.
2. Avec bien plus d'attention.
3. Les interprètent, les commentent.
4. Qui n'ait pris aucun parti.
5. Géographes qui décrivent la terre.

topographes[1], qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. Mais, pour avoir cet avantage sur nous d'avoir vu la Palestine, ils[2] veulent jouir du privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant[3] du monde. Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait, et autant qu'il en sait : non en cela seulement, mais en tous autres sujets, car tel peut avoir quelque particulière science ou expérience de la nature d'une rivière, ou d'une fontaine, qui ne sait au reste que ce que chacun sait. Il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin[4], d'écrire toute la physique[5]. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommodités. Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation[6], à ce qu'on m'en a rapporté; sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai nous n'avons autre mire[7] de la vérité, et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances[8] du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police[9], parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages[10] de même que nous appelons sauvages les fruits que nature de soi et de son progrès[11] ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages.

1. Par opposition aux « cosmographes », les topographes sont des voyageurs qui pratiquent l'observation directe des pays qu'ils visitent.
2. Le pronom désigne les cosmographes.
3. Tout le reste.
4. Pour tirer parti de ce fragment.
5. À comprendre ici comme science des choses naturelles (*phusis* en grec = nature).
6. La « France Antarctique », c'est-à-dire le Brésil.
7. Critère.
8. Usages.
9. Le parfait gouvernement.
10. Le mot « sauvage » vient du latin *silva* qui signifie forêt.
11. Processus.

En ceux-là sont vives et vigoureuses, les vraies, et plus utiles et naturelles, vertus et propriétés; lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, les accommodant au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant[1] la saveur même et délicatesse se trouvent, à notre goût même, excellentes à l'envi des nôtres[2] en divers fruits de ces contrées-là, sans culture, ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé[3] la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout[4] étouffée. Si est-ce que[5] partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.

Et ueniunt hederae sponte sua melius,
Surgit et in solis formosior arbutus antris,
Et uolucres nulla dulcius arte canunt[6].

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter[7] le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage : non pas[8] la tissure de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art[9]. Les plus grandes et plus belles par l'une ou l'autre des deux premières; les moindres et imparfaites par la dernière. Ces nations me

1. Et par conséquent si.
2. Rivalisant avec les nôtres.
3. Surchargé.
4. Complètement.
5. Toujours est-il que.
6. « Le lierre vient mieux de lui-même que les grottes solitaires; l'arbousier croît plus beau et les oiseaux ont un chant plus mélodieux sans travail » (Properce, I, II, 10-11 et 14).
7. Reproduire.
8. Pas plus que.
9. Idée développée par le philosophe athénien dans les *Lois*, X, 888e.

semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres ; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelque fois déplaisir, de quoi[1] la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplaît que Lycurgue et Platon[2] ne l'aient eue : car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi[3] la poésie a embelli l'âge doré[4], et toutes ses inventions à feindre[5] une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience, ni n'ont pu croire que notre société se pût maintenir avec si peu d'artifice, et de soudure[6] humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic ; nulle connaissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ni de supériorité politique ; nul usage de service[7], de richesse, ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations, qu'oisives ; nul respect de parenté, que commun[8] ; nuls vêtements ; nulle agriculture ; nul métal ; nul usage de vin ou de blé. Les paroles[9] mêmes

1. De ce que.
2. Lycurgue, législateur mythique de Sparte, et Platon, philosophe athénien, auteur de *La République* et des *Lois*, ont tous deux élaboré des constitutions idéales.
3. Dont.
4. L'Âge d'or.
5. Imaginer.
6. D'art et de solidarité.
7. De serfs (esclaves ou domestiques).
8. Sinon le respect mutuel.
9. Termes.

qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction[1], le pardon, [sont] inouïes. Combien trouverait-il[2] la république qu'il a imaginée, éloignée de cette perfection ?

Hos natura modos primum dedit[3].]

1. Médisance.
2. Le pronom renvoie ici à Platon.
3. « Voilà les premières lois qu'offrit la nature » (Virgile, *Géorgiques*, II, 20).

Montaigne, « Des cannibales », *Essais*, I, XXX, 1595.

Séquence V

« Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. »

Texte n°3

Montaigne

« Des cannibales »

De « Trois d'entre eux... » à la fin.

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée (bien misérables de s'être laissés piper au désir de la nouveauté, et [d']avoir quitté la douceur de leur ciel, pour venir voir le nôtre) furent à Rouen, du temps que le feu Roi Charles neuvième y était. Le roi parla à eux longtemps, on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville : après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable. Ils répondirent trois choses, dont j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde) se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander. Secondement (ils ont une façon de leur langage telle qu'ils nomment les hommes « moitié » les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim

1. Inspirée ou digne d'Anacréon, poète lyrique grec (VIe-Ve s. av. J.-C.), dont les *Odes*, publiées en 1554, ont remporté un grand succès et suscité une véritable mode.
2. Ressemblant.

et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses, pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons. Je parlai à l'un d'eux fort longtemps, mais j'avais un truchement[1] qui me suivait si mal, et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer rien qui vaille. Sur ce que je lui demandais quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre. De combien d'hommes il était suivi ; il me montra un espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait[2] en un tel espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes. Si hors la guerre toute son autorité était expirée ; il dit qu'il lui en restait cela, que quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi ? ils ne portent point de haut de chausses[3].

1. Interprète.
2. Qu'il pourrait en tenir.
3. Partie de l'habillement masculin allant de la ceinture aux genoux.

Montaigne, « Des cannibales », *Essais*, I, XXX, 1595.

Annexes à la séquence V - Études d'images

Illustration extraite des *Singularités de la France Antarctique* d'André Thevet, 1557.
Équarrissage de la victime, scène d'anthropophagie.

Affiche de promotion pour l'Exposition coloniale de Lyon de 1894.
(Sénégal, Soudan et Dahomey - Exposition *L'invention du Sauvage*, Musée du Quai Branly, 2012).

Paul Gauguin

D'où venons nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? - 1897.

Séquence VI

« Voici plus de mille ans que la triste Ophélie / Passe »

Texte n° 1

Arthur Rimbaud - « Ophélie »

in *Poésies*, (« Ophélie », écrit en 1870, figure dans le « Cahier de Douai »).

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles ...
- On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir ;
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

II

O pâle Ophélia ! belle comme la neige !
Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emportée !
- C'est que les vents tombant des grands monts de Norwège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole
- Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !

III

- Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis,
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.

Séquence VI

« Voici plus de mille ans que la triste Ophélie / Passe »

Texte n°2

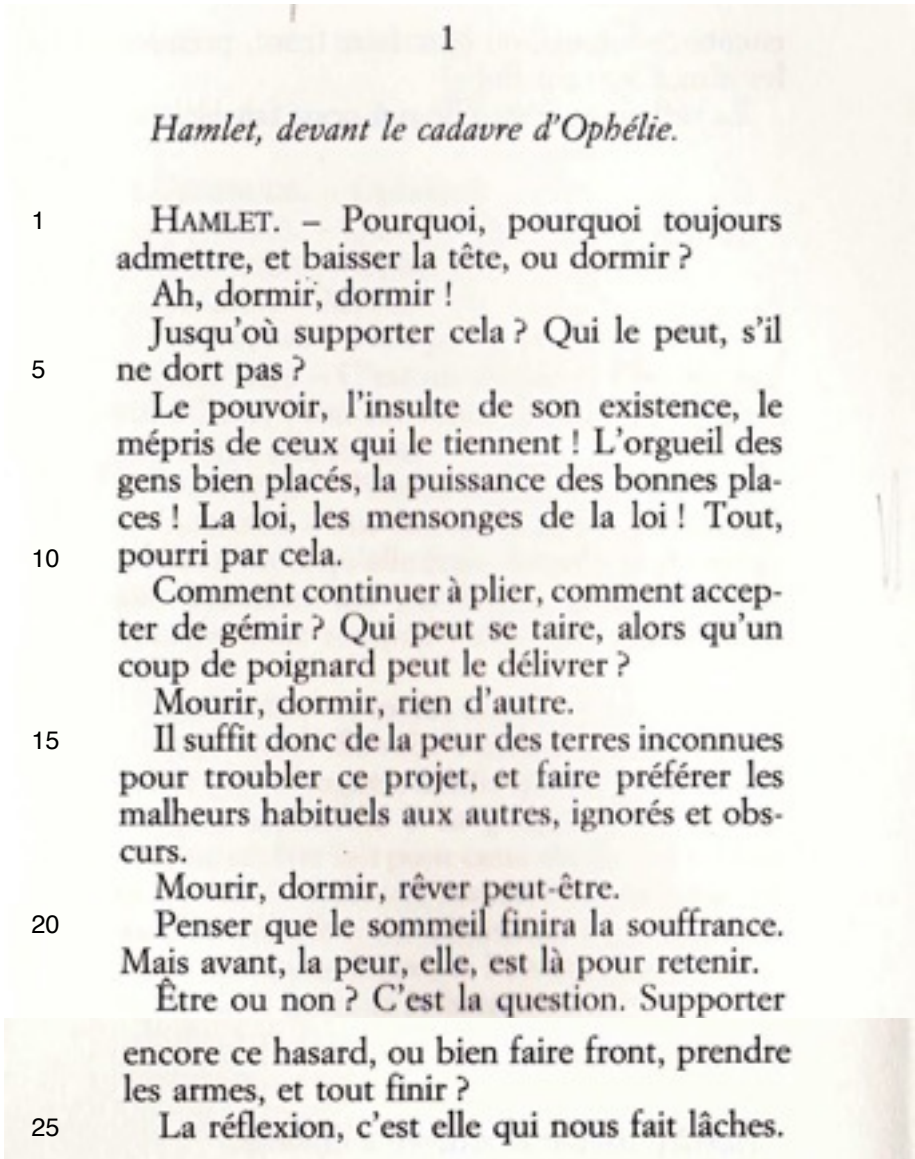
Bernard-Marie Koltès

Le jour des meurtres dans l'histoire d'Hamlet

Acte V

La nuit.

Sur les remparts, au-dessus de la mer.



1

Hamlet, devant le cadavre d'Ophélie.

HAMLET. – Pourquoi, pourquoi toujours admettre, et baisser la tête, ou dormir ?

Ah, dormir, dormir !

Jusqu'où supporter cela ? Qui le peut, s'il ne dort pas ?

Le pouvoir, l'insulte de son existence, le mépris de ceux qui le tiennent ! L'orgueil des gens bien placés, la puissance des bonnes places ! La loi, les mensonges de la loi ! Tout, pourri par cela.

Comment continuer à plier, comment accepter de gémir ? Qui peut se taire, alors qu'un coup de poignard peut le délivrer ?

Mourir, dormir, rien d'autre.

Il suffit donc de la peur des terres inconnues pour troubler ce projet, et faire préférer les malheurs habituels aux autres, ignorés et obscurs.

Mourir, dormir, rêver peut-être.

Penser que le sommeil finira la souffrance. Mais avant, la peur, elle, est là pour retenir.

Être ou non ? C'est la question. Supporter encore ce hasard, ou bien faire front, prendre les armes, et tout finir ?

La réflexion, c'est elle qui nous fait lâches.

Bernard-Marie Koltès, *Le jour des meurtres dans l'histoire d'Hamlet,*
pièce écrite en 1974 et publiée en 2006.

Complément au texte n°2 :

traduction d'Yves Bonnefoy et adaptation de Bernard-Marie Koltès

HAMLET

Être ou n'être pas. C'est la question.
Est-il plus noble pour une âme de souffrir
Les flèches et les coups d'une indigne fortune
Ou de prendre les armes contre une mer de troubles
Et de leur faire front et d'y mettre fin ? Mourir, dormir,
Rien de plus ; terminer, par du sommeil,
La souffrance du cœur et les mille blessures
Qui sont le lot de la chair : c'est bien le dénouement
Qu'on voudrait, et de quelle ardeur !... Mourir, dormir
— Dormir, rêver peut-être. Ah, c'est l'obstacle !
Car l'anxiété des rêves qui viendront
Dans ce sommeil des morts, quand nous aurons
Réduit à rien le tumulte de vivre,
C'est ce qui nous réfrène, c'est la pensée
Qui fait que le malheur a si longue vie.
Qui en effet supporterait le fouet du siècle,
L'exaction du tyran, l'outrage de l'orgueil,
L'angoisse dans l'amour bafoué, la loi qui tarde
Et la morgue des gens en place, et les vexations
Que le mérite doit souffrir des êtres vils,
Alors qu'il peut se donner son quitus
D'un simple coup de poignard ? Qui voudrait ces fardeaux,
Et gémir et suer à longueur de vie,
Si la terreur de quelque chose après la mort,
Ce pays inconnu dont nul voyageur
N'a repassé la frontière, ne troublait
Notre dessein, nous faisant préférer
Les maux que nous avons à d'autres, obscurs ?
Ainsi la réflexion fait de nous des lâches,
Les natives couleurs de la décision
Passent, dans la pâleur de la pensée,
Et des projets d'une haute volée
Sur cette idée se brisent, ils y viennent perdre
Leur nom même d'action... Allons, du calme.
Voici la belle Ophélie... Nymphe, dans tes prières,
Souviens-toi de tous mes péchés.

1

Hamlet, devant le cadavre d'Ophélie.

HAMLET. – Pourquoi, pourquoi toujours admettre, et baisser la tête, ou dormir ?

Ah, dormir, dormir !

Jusqu'où supporter cela ? Qui le peut, s'il ne dort pas ?

Le pouvoir, l'insulte de son existence, le mépris de ceux qui le tiennent ! L'orgueil des gens bien placés, la puissance des bonnes places ! La loi, les mensonges de la loi ! Tout, pourri par cela.

Comment continuer à plier, comment accepter de gémir ? Qui peut se taire, alors qu'un coup de poignard peut le délivrer ?

Mourir, dormir, rien d'autre.

Il suffit donc de la peur des terres inconnues pour troubler ce projet, et faire préférer les malheurs habituels aux autres, ignorés et obscurs.

Mourir, dormir, rêver peut-être.

Penser que le sommeil finira la souffrance. Mais avant, la peur, elle, est là pour retenir.

Être ou non ? C'est la question. Supporter encore ce hasard, ou bien faire front, prendre les armes, et tout finir ?

La réflexion, c'est elle qui nous fait lâches.

Séquence VI

« Voici plus de mille ans que la triste Ophélie / Passe »

Texte n°3

Jean Tardieu

« Faust et Yorick ou Toute une vie pour un crâne, Apologue » (extrait)

Aucune déception, aucune injustice ne pouvait m'arrêter. Ma vie s'écoulait, paisible en somme, et ma collection de crânes avait pris de telles proportions qu'il fallut acheter un hangar pour la contenir...

MADELEINE, *surgissant de l'ombre, affolée ; c'est maintenant une belle jeune femme.*

Papa ! Papa ! Oh, papa !

LE SAVANT, *agacé.*

Qu'y a-t-il encore ?

MADELEINE

Papa, je n'en peux plus ! Mon mari me fait une vie impossible ! Son caractère est devenu insupportable. Je viens de m'enfuir de chez moi avec mes enfants. Quel parti prendre, oh, mon Dieu, mon Dieu !

LE SAVANT

Eh bien, mais divorce, mon enfant ! La belle affaire ! Pourquoi te mettre dans un état pareil ? C'est si simple !

MADELEINE

Ah, tu trouves cela simple, toi ! Oui ! Toujours dans tes livres et tes mesures et tes crânes ! Mais il n'y a pas que les crânes ! Les crânes sont morts ! Il y a la vie, notre vie ! Ah ! tu n'y prêtes guère d'attention !

Elle disparaît.

LE SAVANT, *haussant les épaules.*

C'était curieux de voir à quel point les hommes attachent de l'importance à ces minces événements ! Qu'est-ce que c'était que notre petite histoire familiale à côté de la colossale aventure de l'Homme ! Ah ! il en a bien vu d'autres, l'Homme, depuis sa création ! Et il en verra bien d'autres, avant que son crâne ait atteint son volume maximum !... Voyons... où en étais-je ?... Mais qu'est-ce que j'ai fait de ce livre, bon sang !... Une précieuse monographie de mon meilleur disciple, un Danois !... Le livre a dû tomber sous ma table !... *(Il se baisse un moment sous la table et reparaît vieilli, les cheveux tout blancs. Un peu de musique — de préférence romantique — s'est fait entendre pendant ce temps. Puis d'une voix cassée :)* Où est le temps où j'égarais mes livres, tant ma table et mon cabinet en étaient encombrés ! Maintenant, ma bibliothèque occupe un étage entier de ma maison et le monde entier vient la consulter ! *(On frappe.)* Entrez !

LE REPORTER, *il a, lui aussi, vieilli.*

Maître ! Il y a bien des années que je ne suis venu vous saluer ! Je regrette que ma seconde visite ait lieu en de si pénibles circonstances : Madame votre épouse, hélas !

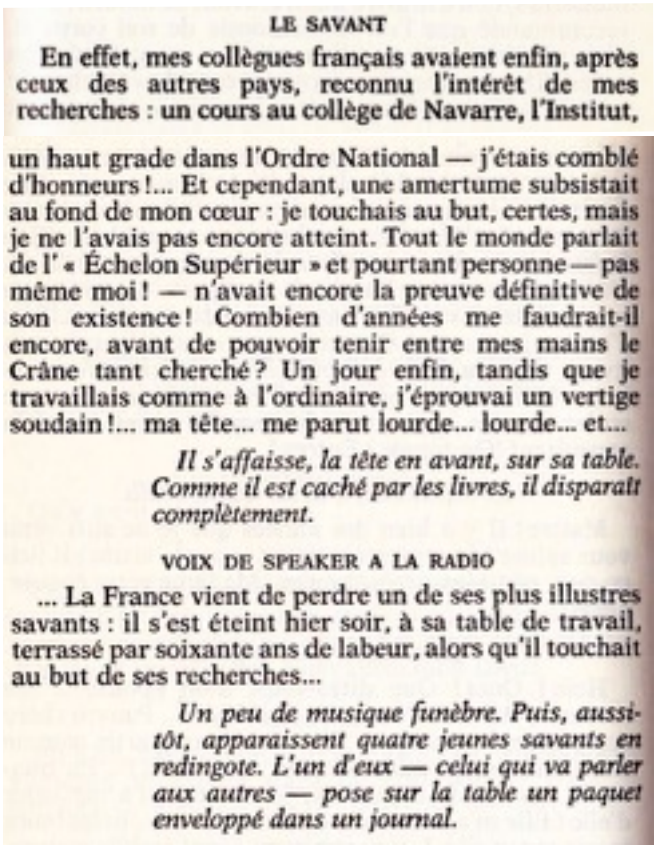
LE SAVANT, *avec angoisse.*

Hein ! Quoi ! Que dites-vous, mon épouse !... *(Se ravisant.)* Ah oui, c'est vrai, j'oubliais !... Pauvre chère compagne de ma vie !... Eh oui, elle est partie comme elle était venue, discrètement, sans bruit !... En quarante ans de vie commune, je n'ai eu qu'à me louer d'elle ! Elle m'a donné dix enfants, dont six, hélas ! sont morts avant elle. Les quatre autres sont établis maintenant et j'ai sept petits-enfants qui font la joie de ma vieillesse !

LE REPORTER

Ainsi, dans votre deuil, vous avez heureusement des consolations ! Mais la plus belle, maître, n'est-elle pas cette consécration que votre pays vient de donner à vos travaux !...

Il disparaît.



LE SAVANT

En effet, mes collègues français avaient enfin, après ceux des autres pays, reconnu l'intérêt de mes recherches : un cours au collège de Navarre, l'Institut, un haut grade dans l'Ordre National — j'étais comblé d'honneurs !... Et cependant, une amertume subsistait au fond de mon cœur : je touchais au but, certes, mais je ne l'avais pas encore atteint. Tout le monde parlait de l'« Échelon Supérieur » et pourtant personne — pas même moi ! — n'avait encore la preuve définitive de son existence ! Combien d'années me faudrait-il encore, avant de pouvoir tenir entre mes mains le Crâne tant cherché ? Un jour enfin, tandis que je travaillais comme à l'ordinaire, j'éprouvai un vertige soudain !... ma tête... me parut lourde... lourde... et...

Il s'affaisse, la tête en avant, sur sa table. Comme il est caché par les livres, il disparaît complètement.

VOIX DE SPEAKER A LA RADIO

... La France vient de perdre un de ses plus illustres savants : il s'est éteint hier soir, à sa table de travail, terrassé par soixante ans de labeur, alors qu'il touchait au but de ses recherches...

Un peu de musique funèbre. Puis, aussitôt, apparaissent quatre jeunes savants en redingote. L'un d'eux — celui qui va parler aux autres — pose sur la table un paquet enveloppé dans un journal.

LE JEUNE SAVANT

Messieurs, ce n'est pas sans une profonde émotion que nous venons saluer, ici même, le souvenir vénéré de notre maître. Sa vie nous offre l'exemple d'un dévouement sans réserve à la Science. Je dirai plus : non seulement sa vie, mais sa mort elle-même — sa mort surtout ! — auront servi à nous donner la preuve de cette découverte immense qu'il n'avait fait — et pour cause ! — qu'entrevoir ! Comme vous le savez, messieurs, notre illustre maître, avant de mourir, avait recommandé que l'on fît l'autopsie de son corps et, plus précisément, que l'on prît les mesures de son crâne. Eh bien, messieurs, ce crâne qu'il avait cherché toute sa vie, ce futur crâne humain — ou plutôt surhumain, — capable de contenir toute la Science, ce crâne, messieurs, le voici : c'était le sien !

Tout en finissant de parler, il a défait le papier, il en sort un crâne, qu'il montre à ses collègues. Ceux-ci applaudissent. On entend — naturellement ! — les premières mesures de la Danse macabre *de Saint-Saëns.*

Rideau.

Jean Tardieu, extrait de « Faust et Yorick ou Toute une vie pour un crâne, Apologue », in *La comédie de la comédie*, 1966.

Séquence VI - Document complémentaire : étude d'image

John Everett Millais
Ophélie, 1851-1852.

Arrêté à la date du 28 mai 2018, ce descriptif comprend six séquences et 24 lectures analytiques.

Nombre de pages : 53.

En cas de nécessité, tous les textes et documents *complémentaire*s sont accessibles sur lettrines.net, dans la rubrique *Oral*.

Pierre-Georges Danset
Professeur de français

Nathalie Michels, responsable du Lycée,
pour le chef d'établissement